

Métro
par Frédéric Gomont

Les portes se referment juste après que je me sois engouffré dans la rame. Bien que les places libres ne manquent pas je ne m'assieds pas : je descends dans deux stations pour prendre la correspondance. L'instant du changement arrive et je m'engage alors avec d'autres personnes dans un dédale de couloirs et d'escaliers interminables. Je poursuis ma route au milieu d'une foule d'anonymes tous mus par la même impulsion qui se manifeste au moins cinq matins par semaine : avoir la prochaine rame pour ne pas arriver en retard au bureau. Nous arrivons enfin à destination. Un panneau indicateur annonce le prochain métro dans deux minutes. Encerclé par des quidams je me poste alors à environ dix mètres du bout du quai de façon à me retrouver à peu près en face des doubles portes coulissantes du métro lorsqu'il arrivera. Le serpent d'acier daigne enfin ramper jusqu'à l'interstice de béton où la masse grouillante de voyageurs que nous formons attend de se faire dévorer. Je me dirige rapidement vers le strapontin situé près de l'échelle de secours. Ainsi je suis sûr qu'une personne obèse ne viendra pas m'expulser de mon siège en prenant ses aises. Toutefois ma bonne éducation me poussera à me lever si la foule se fait trop dense ou si une personne âgée, handicapée ou accompagnée d'un enfant en bas âge se retrouve dépourvue de place assise. Près de moi un rasta écoute une musique incompréhensible suffisamment fort pour en faire profiter tout le wagon tout comme un cadre supérieur dont la conversation par téléphone portable n'a plus rien de privé. Trois stations après mon embarquement un homme à l'allure décharnée et aux chaussures usés entre et se tient debout accroché à une barre verticale en dépit des places libres. Ces deux éléments me suffisent pour deviner sa condition, bien avant qu'il n'ouvre la bouche pour entonner un discours hélas trop connu :

Bonjour mesdames, messieurs. Excusez-moi de vous déranger, car je sais que nous sommes très nombreux. Je m'appelle Gérard , j'ai trente-cinq ans et je suis sans domicile. Aussi je me permets de vous demander une pièce ou deux afin de pouvoir rester propre et de dormir au chaud ce soir .

Son laïus terminé, le dénommé Gérard va quémander quelques pièces parmi les voyageurs. Enfin il quitte le wagon pour aller faire le même numéro dans la suivante. Deux stations plus tard un de ses "collègues" vient également nous solliciter muni d'un accordéon dont il joue affreusement mal. Ce calvaire dure quatre stations, soit le temps d'un "morceau", puis le "musicien" va chercher sa subsistance. Malheureusement pour lui la moisson sera encore plus maigre que pour son prédécesseur. Eh oui ! La concurrence est rude, même chez les SDF. Ma station arrive enfin. Je dis "ma", car au bout de cinq ans passés à y descendre c'est comme si elle m'appartenait. Cinq ans... Cinq ans que je prends le même métro, la même ligne, la même correspondance, que je croise le même type de gens, que je vois les mêmes SDF... Et tout ça pour descendre à la même station, pour aller au même bureau faire le même travail avec les mêmes collègues pour le même patron jusqu'à la même heure. Et le pire c'est que demain ce sera pareil...

*

Une marée humaine énorme et bruyante stagne près du quai. Des paroles intelligibles parviennent cependant à sortir de ce brouhaha :

- Qu'est-ce qui se passe ?

-Oh, un type s'est jeté sur la voie ...

-Jeté ?!

-Oui, jeté. Dieu seul sait ce qui a pu lui passer par la tête.

FIN